Josef Göppel

Expectatives

Rapport au ministre Gerd Müller à propos d'une mission au Bénin du 18 au 25 mars 2019

Les enfants du village de Monnon au nord du Bénin

photo: Ruth Atchoglo

I. Premières impressions à Cotonou

En descendant de l'avion d'Air France à Cotonou, une vague d'air chaud et humide me coupe le souffle. Je n'ai jusqu'à présent jamais ressenti, dans aucun pays d'Afrique, un besoin aussi fort de retrouver rapidement une salle climatisée. Les habitants me disent comme pour s'excuser que nous sommes dans la période la plus chaude de l'année.

À **Cotonou**, des files de voitures ininterrompues se succèdent matin et soir, et entre elles se faufilent un nombre encore plus grand de mobylettes – pourtant, des européens cyniques qualifient parfois cette ville de village.

Le Bénin est, avec ses 110 000 km2 et ses 11 millions d'habitants, **un petit État pour l'Afrique**. Cependant, 50% de la population a moins de 18 ans. En 1975, le gouvernement a transformé l'ancien nom de pays, Dahomey, en Bénin, reprenant le nom d'un golfe de la côte. Cela en dit long sur la situation interne de nombreux groupes ethniques. Il était plus facile de s'entendre sur un nom "étranger" que de donner à une tribu une position privilégiée.

Cela se ressent encore aujourd'hui dans les cours d'école. Après que le gouvernement a regroupé 300 dialectes et **langues tribales** en groupes régionaux et a fait enseigné celles qui étaient le plus parlé, de nombreux parents retirent leurs enfants dans des cours régionaux. Ils disent : je paye les mêmes impôts que mon voisin. Pourquoi devrais-je les utiliser pour financer sa langue?

Dans la relation envers **la langue française**, se joue encore autre chose. J'ai entendu un jeune homme dire : « La langue française me donne du pouvoir. Je peux aller au nord, à l'est et au sud et partout je serai compris. Je peux me déplacer sans effort dans la francophonie mondiale. Je peux parler français et penser africain ! »

L'ancienne école d'Adingnigou.

gauche: Les élèves du primaire regardent avec curiosité les visiteurs étrangers

Vente de charbon de bois en bordure de route. C'est le combustible le plus répandu dans les villes – pour lequel beaucoup de forêt sont défrichées!

Les panneaux solaires sont maintenant vendus sur toutes les routes.

Ils sont présentés comme «German Quality - 25 ans». Pourtant, la plaque signalétique confirme seulement que ce produit est conforme aux directives de la International Electrotechnical Commission. Il ne vient pas d'Allemagne.

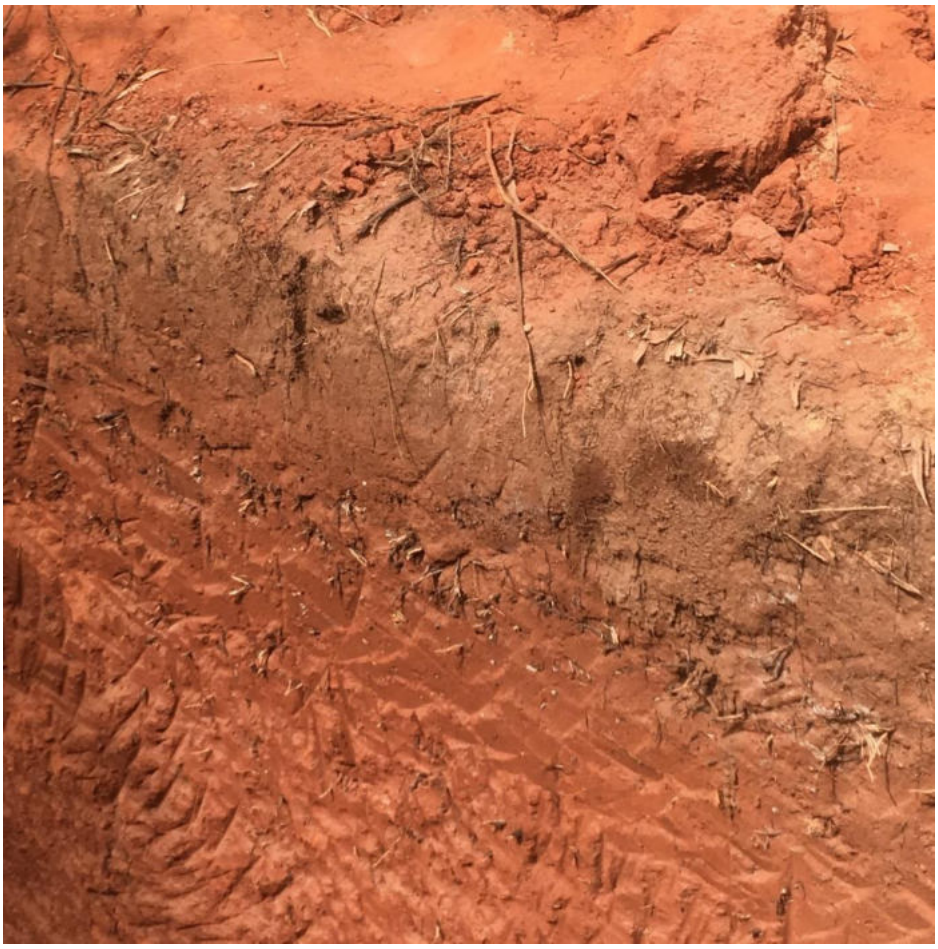
Ce revendeur vend 100 watts-crête pour 61 €. En Allemagne, cette performance coûte actuellement 130 €.

Le comité de citoyens de Steinhagen de NRW a fait don d'une nouvelle école primaire au village d'Adingnigou.

Dans la communauté voisine se trouve une école d'amitié sino-béninoise

La construction de latrines est actuellement le plus grand projet de construction dans de nombreuses écoles au Bénin. Le gouvernement demande même l'installation de latrines dans chaque ménage.

Le sol de la côte béninoise est fertile. Les racines s’enfoncent jusqu’à 70 cm de profondeur environ. C'est la bande du milieu sur cette photo. La couleur rouge indique une teneur élevée en fer.



II. Au nord du Bénin

Parakou, capitale officieuse du nord du Bénin qui compte actuellement 200 000 habitants, se situe au nord d'une puissante barrière de granit orientée ouest-est. Ses roches sont arrondies et polies, elles ont dû passé des millions d'années sous l'eau. Dans de nombreux endroits, le rocher mis à nu forme des crêtes plates rappelant le paysage finlandais.

Le sol autour de Parakou est dur et l'enracinement pour les végétaux y est difficile. Un tel sol ne peut pas nourrir beaucoup de monde. La chaleur est par contre plus facile à supporter que sur la côte, plus sèche et parsemée de rafales de vent rafraîchissantes.

Quand j'entre dans notre hôtel à Parakou, j'entends immédiatement le triple appel du coucou africain, tandis que des geckos filent à travers le jardin. L'hôtel « Les Routiers » respire l'atmosphère coloniale française. Il a connu des temps meilleurs. De la douche ne coulent que des gouttes. Rapidement, le courant est coupé. Parakou a quelque chose d'une ville-frontière. Derrière la chaleur vacillante, vous pouvez deviner l'immensité de la masse continentale de l'Afrique. Ce n'est pas par hasard que l'hôtel s'appelle « **Les Routiers** » : une file de camions roulent sans interruption vers le Burkina Faso et le Niger, et de là de retour vers la côte. Sur la route jusqu'à Parakou, nous avons croisé au moins une cinquantaine de camions arrêtés sur le bas-côté, dans lesquels les chauffeurs avaient du mal à ramener la cargaison à flot.

Camion chargé de coton se rendant au Niger. Tout roule sur des camions depuis la côte vers les pays enclavés.

L'Arabie saoudite finance des mosquées dans chaque village.

III. Le village de « femmes transformatrices » – ces femmes qui transforment les produits

Le village de **Boukoussera** (prononcez bukusera en mettant l'accent sur le « a ») est situé à 40 km au sud de Parakou, à la lisière occidentale de la forêt de Tchatchou, grande de 30 km2. Les anciens du village soulignent avec fierté que ce sont leurs ancêtres qui l'ont plantée et protégée, pas le gouvernement.

Boukoussera est situé dans la zone tribale des **Peuls**, un peuple de bergers. Ses 1 500 habitants possèdent 800 bovins, autant de moutons et de nombreuses chèvres. Leur bétail appartient à la race régionale ouest africaine. Les vaches donnent deux à trois litres de lait par jour. Bien entendu, les Peuls utilisent également la viande, mais la principale source de revenus des hommes est la vente de bétail vivant.

Le village est spacieux, un peu comme un lotissement dispersé. Les zones autour des maisons ainsi que l'école et le terrain de sport sont bien tenus et balayés. Les interstices, par contre, semblent considérés comme un no man's land : ils sont **jonchés de détritus**. L'idée d'une collecte centralisée des déchets n'existe visiblement pas.

Dans un bâtiment bien entretenu, les femmes transforment les fruits de la récolte des **anacardiers, l'arbre qui produit les noix de cajou**. Ils sont partout, et particulièrement visibles avec leurs puissants feuillages aux grandes feuilles oblongues. Ils donnent des fruits qui sont composés d'une petite pomme et d'une noix. Il faut beaucoup de main-d'oeuvre pour la récolte. Les pommes sont ensuite lavées et pressées ; le jus est filtré et chauffé à 90 degrés. La mise en bouteille se fait uniquement dans des bouteilles de 0,25 litre, car ce sont celles qui se vendent le mieux. Les tourteaux pressés, une fois le jus exprimé, sont ensuite donnés aux animaux comme nourriture. Pour faire chauffer le jus, les femmes utilisent des bonbonnes de gaz GPL. Elles souhaitent changer de méthode, car ces bonbonnes doivent être amenées en mobylette de la ville, distante de 10 km. À l'avenir, il est prévu qu'une unité de méthanisation fournisse le biogaz pour le chauffage du jus.

Cependant, la majorité des femmes ne savaient pas encore qu'il serait possible d'utiliser le biogaz pour cela, et qu'il pourrait aussi servir à cuisiner. Mais elles réagissent avec enthousiasme, expliquant : « Les jeunes détestent aller dans la forêt pour couper du **bois** ! ». Elles doivent s'en charger elles-mêmes et rentrent souvent tard pour la cuisine. De plus, le bois de chauffage se fait rare. Ma demande de savoir si elles préfèrent de petites unités de méthanisation pour chaque ménage est clairement approuvée. Le gouvernement exige déjà

que chaque famille construise ses propres latrines et dispose d'un téléphone portable personnel.

À Boukoussera, on trouve deux investissements du gouvernement, une **antenne pour le téléphone mobile** et un **puits moderne** cimenté. Les petites filles, dès l'âge de douze ans, hissent sur leur tête des bassines en aluminium de 25 litres et les ramènent à la maison parfois sur plus de 1000 mètres avec une posture admirable. Aller chercher de l'eau est un travail à temps plein !

Enfin, nous nous retrouvons tous sur la place centrale sous un énorme manguier. Je profite de la brise rafraîchissante, mais la chaleur est plus sèche et bien plus supportable que dans la bande côtière étouffante. Notre délégation partira en voyage avec du porridge au lait et au mil. Le goût aigre-doux est un rafraîchissement dans la bouche desséchée.

Les maisons en adobe recouvertes d'un enduit de chaux rendent supportable le climat chaud du Bénin.

La cuisine se fait à l'extérieur

Voilà à quoi ressemble un réchaud typique : un support élevé fait d'argile, avec le feu de bois qui brûle sous la marmite.

Les pommes de l'anacardier pendent des arbres, la noix tournée vers le bas.

Un anacardier. Les pommes rouge vif indiquent que c'est le moment de la récolte.

Une pomme de cajou, dont la noix est déjà tombée. Ces fruits sont transformés en un jus de qualité.

Ces paysannes du village de Boukoussera, dans le nord du Bénin, peu peuplé, vendent ce jus de qualité supérieure comme un mets délicat. Elles montrent leur produit avec fierté au représentant de l'énergie du ministère allemand du Développement. À l'avenir, la presse à jus ne fonctionnera plus au GPL, mais grâce au biogaz issu de déchets et de résidus de récolte. L'électricité sera fournie par un panneau solaire.

Le jus de cajou est entièrement fabriqué par les femmes du village. Les ventes de ce produit de qualité dans des bouteilles d'un quart de litre sont bonnes. Toute la valeur ajoutée reste dans le village.

Même les tout petits apprennent à garder le bétail chez les Peuls.

Dans les champs d'igname, la terre est empilée en tas comme de petites pyramides. Quand la pousse verte traverse le sol, la racine d’igname peut être déterrée.

Voici du manioc, une plante de la famille des Euphorbiacées. Ses tubercules à haute teneur en féculents poussent sous la terre. Les feuilles riches en protéines sont transformées en soupes et en salade en Afrique de l'Ouest. Les tiges sont simplement replantées dans le sol pour la récolte suivante. « Avec le manioc, rien ne se perd », disent les agriculteurs. Bien que la plante soit originaire d'Amérique du Sud, elle est maintenant profondément ancrée en Afrique subsaharienne.

Dans les villages, les femmes transforment les tubercules de manioc en farine prête à l'emploi. Sur la photo, un stand sur le bord de la route proposant de la farine de manioc et des jus de fruits locaux.

Le puits traditionnel du village. L'eau est puisée dans un sac en cuir attaché à une corde de 12 m de long.

La fontaine moderne de Boukoussera.

Les femmes hissent sur leur tête des bassines en aluminium de 25 litres et les portent dans une position admirable jusqu'à 1 000 mètres de distance. Aller chercher de l'eau est un travail à temps plein !

Cette paysanne est fière de son potager.

IV. Pauvreté et difficultés dans le village des agriculteurs

Le chemin qui mène à notre prochaine étape est une piste sablonneuse qui longe le très long mur de clôture barbelé et renforcé sur 5 km (!) de l'aéroport régional de Parakou. Monnon est un village de la tribu **Bariba**. Ce sont des agriculteurs, ils ne possèdent pas de bétail. Dans le village, je ne vois que des poulets.

Dès notre arrivée, la pauvreté omniprésente nous saute aux yeux. Il y a beaucoup de détritus partout, bien qu'ils aient au moins une fosse à déchets centrale dans le village. Les dents gâtées ou manquantes des jeunes me font peur. De nombreux enfants ont le ventre gonflé, signe de malnutrition. Les maisons sont construites en adobe, avec de minuscules fenêtres. J'apprends en passant que c'est pour décourager les voleurs !

Après la visite, tout le monde se retrouve ici aussi sous le manguier. Les hommes du conseil de village sont assis en face de nous, les femmes à l'écart.

Le travail dans les champs est une affaire d'hommes. Ils produisent du maïs, du manioc, du coton, du millet, des cajous et de l'igname. Ils en vendent une partie. Mais cela ne rapporte pas assez pour obtenir de meilleures semences pour une « production de masse ». **Les restes de récolte** et les chaumes sont laissés dans les champs. L'un d'entre eux nous explique : « Nous ne savons pas quoi en faire. Parfois, les Peuls viennent y faire paître leur bétail. Le reste est brûlé ». Un seul Peul habite le village. Lorsqu'il est présenté, il se lève poliment mais reste silencieux.

Quand je leur demande s'ils préfèreraient laisser les chaumes sur le sol pour les prochaines semailles ou les collecter pour la méthanisation, ils me répondent « Les deux ! ». Le bois se raréfie. À ce stade, le chef du village fait signe aux femmes.

Les femmes disent que le **bois de chauffage** ne suffit plus. Elles doivent aller de plus en plus loin pour la collecte du bois, dans d'autres communes. Mais elles en sont chassées. Quand elles parviennent à rassembler une cargaison suffisante, le transport jusqu'au village coûte 5 000 CFA (7,63 €). Par conséquent, elles préfèreraient collecter les résidus de récolte et cuisiner avec du biogaz. Elles n'avaient jamais entendu dire que c'était possible.

Elles fabriquent de la farine de manioc, du fromage de soja, de la moutarde et de l'onguent cicatrisant Schibuta. Pour tout cela, beaucoup d'eau est nécessaire. Dans le même temps, le village a de plus en plus d'enfants. Elles doivent aller chercher l'eau à la pompe dès 5h30 du matin, dans l'obscurité. Mais il y a souvent déjà des femmes d'autres villages. La **corvée d'eau** dure toute la journée. Elles demandent de leur permettre au moins de cuisiner avec les restes de récolte, si c'est possible. Je leur explique que **Sakiratou Karimou**, qui nous accompagne et traduit dans la langue locale, et Bagoudou, membre du personnel de la GIZ à Parakou,

reviendront les voir à ce sujet. Elles remercient vivement. À la fin, elles font cadeau à notre délégation d'une sélection de tous leurs produits.

À 15 heures, nous repartons. Le thermomètre indique 39 degrés à l'ombre.

L'allure idyllique du village de Bariba est trompeuse. Pauvreté criante, peu de possibilités d'hygiène personnelle, des dents gâtées dès le jeune âge, aucune intimité.Devant à droite, le réchaud pour cuisiner ; à gauche, le tonneau en bois dans lequel les femmes écrasent le manioc et le maïs

Les ventres gonflés des enfants sont malheureusement encore courants. Ils sont dus à la malnutrition. Jour après jour, ils mangent la même chose.

Cette petite fille Bariba âgée de onze ans doit s'occuper de son petit frère pendant la journée, ici alors qu'elle fait la vaisselle et cherche de l'eau au puits du village.

Contrairement à beaucoup d'autres villages, il y a ici une fosse centrale pour les déchets. Dans les campagnes, il n’y a nulle part de service municipal d'élimination des déchets.

La collecte de bois de chauffage est le travail des femmes et des enfants.

Mais il faut aller de plus en plus loin, souvent plus de 10 km, pour réunir les quantités nécessaires.

Alors que je suis assis à la table du conseil à Monnon, des enfants reviennent de la collecte avec des fagots de bois.

Josef Göppel (centre) à la table du conseil de village de Monnon dans ce pays d'Afrique occidentale, le Bénin. À gauche, un employé de la GIZ. Il est question d'un problème urgent. Les femmes ne trouvent pas assez de bois pour la cuisine. Des unités de méthanisation auto-construites en adobe devraient pouvoir aider. Avec les déchets de personnes et des animaux domestiques ainsi que les résidus de récolte des champs, il est possible de générer suffisamment de gaz. Une ingénieure en énergie formée à Triesdorf en 2018 veut prendre cela en main. Les femmes du village disent qu'alors les jeunes auront plus envie de rester ici.

Photo: Ruth Atchoglo

En mars, les mangues sont mûres. Cet homme récolte les fruits avec une perche.

Chez les agriculteurs des bord de la savane, il est habituel de rassembler en tas les résidus de récolte et les chaumes et de les brûler.

En revanche, les femmes ne trouvent pas assez de bois pour cuisiner.

À l'avenir, ces résidus de récolte facilement transportables deviendront le combustible des unités de méthanisation en adobe du village.

V. Déception à l'université

Après les impressions émouvantes dans les deux villages visités, la conversation à l'Université de Parakou est une amère déception. Pendant que je décris les conditions de vie que nous avons rencontrées, trois des quatre personnes présentes ne quittent pas leur téléphone mobile des yeux. Lorsque je suggère que **Sakiratou Karimou**, envoyée en Allemagne par l'Université de Parakou pour le cours de qualification du ministère allemand de la Coopération en 2018, présente ses idées sur la manière d'améliorer les conditions de vie du milieu rural de la ville, le coordinateur national du projet ProCIVA (Centre d'Innovation Verte du Bénin), jusque là attentif, se présente. Il dit qu'il souhaite signaler quelque chose avant que Mme Karimou ne prenne la parole, et indique que ce n'est que depuis son séjour en Allemagne qu'elle a développé ses idées pour des micro-unités de méthanisation. Au Centre d'innovation verte du Bénin, il n'y a aucune compétence en matière de biogaz.

Je reviens ensuite sur les énormes problèmes du village d'agriculteurs de Monnon.

Les restes de récolte y sont traditionnellement rassemblés en tas et brûlés. Les esters de cendres ne sont pas épandues. Il n'y a pas d'engrais organiques à disposition car les éleveurs de la tribu des Peuls ne font paître que de façon sporadique dans les champs. Dans le même temps, les femmes du village ne trouvent plus assez de bois dans leur propre district pour la cuisine. Elles doivent donc se rendre de plus en plus dans les communautés voisines. De là, elles sont chassés à coup de bâtons. C'est pourquoi elles aimeraient glâner et ramener chez elles les résidus de récolte, car ils sont plus légers que le bois. Sakiratou leur a expliqué qu'il resterait dans le digesteur de biogaz un engrais qui pourrait facilement être amené au champ dans des paniers pour y être épandu.

J'ai exigé **une action plus orientée vers la demande** plutôt que des **offres sectorielles** conçues comme souvent depuis l'Europe. Le programme Green Citizens Energy peut et doit répondre à chaque situation de vie.

À la fin de la conversation, j'ai reçu une demande des représentants de l'université. L'Allemagne devrait financer à Parakou une formation pour les diplômés de master comme à Triesdorf. De là viendrait la création de compétences.

Au Bénin, beaucoup de jeunes veulent lancer leurs projets. Ils préfèrent avoir des perspectives dans leur pays d'origine plutôt que de déménager en Europe. L'Allemagne a avec la GIZ (Société pour la coopération internationale) la plus grande organisation opérationnelle de tous les pays industrialisés. Cependant, elle doit fonctionner davantage en fonction de la demande. Les offres sectorielles venues d'Europe ne correspondent pas aux conditions de vie des personnes.